

Le défi révisionniste



C'est bel et bien un défi que lance Marchais, mais un défi au marxisme-léninisme, un défi au communisme. Un défi que nous relevons.

Dans son livre : « *Le défi démocratique* », Marchais nous cause du socialisme, du moins du socialisme à sa manière, et des moyens d'y parvenir.

Il brosse un tableau de la crise du capitalisme que nous pourrions partager sur de nombreux points et affirme : *il n'est à notre époque qu'une seule société vraiment nouvelle, c'est le socialisme*. Affirmation juste à 100 %. Mais il y a « socialisme » et socialisme. Il y a le « socialisme » à la Brejnev, ou à la Marchais... et qui n'est pas le socialisme. Et il y a le socialisme authentique. Entre l'un et l'autre, le fossé est aussi grand qu'entre le marxisme-léninisme et le révisionnisme.

Il y aurait bien des choses à dire sur « le défi démocratique » de Marchais. Nous nous en tiendrons ici à l'essentiel.

MIEUX QU'À CHAMPIGNY...

Comment donc passer au « socialisme »... il faut aller jusqu'à la page 180

pour le découvrir. Là Marchais nous expose un des traits de ce qu'il nomme « le socialisme à la française » : ... *s'engager sur la voie de transformations économiques et politiques décisives ne passe pas forcément par la prise du Palais d'Hiver. La France d'aujourd'hui n'est pas la Russie de 1917. Et grâce, entre autres, aux succès déjà remportés par le peuple soviétique et par ceux des autres pays socialistes, grâce aussi à l'union des forces de gauche si elle est préservée, nous pouvons envisager si sérieusement aujourd'hui la possibilité d'un passage pacifique au socialisme que toute notre politique se fonde désormais sur cette perspective.*

Sur le fond, rien de nouveau, mais notons que Marchais ne se donne même plus la peine d'entretenir les fictions que l'on peut trouver par exemple dans le « Manifeste de Champigny » de 1968. On pouvait y lire : ... *il ne faut pas perdre de vue que les classes dominantes sont tentées de recourir à tous les moyens, y compris à la violence, contre la majorité du peuple. C'est dire que si l'on peut envisager la possibilité d'un passage pacifique au socialisme, cela ne doit pas nous amener à fermer les yeux sur l'autre aspect du problème, à savoir le cas où la bourgeoisie et les forces réactionnaires recourraient à la violence contre la majorité du peuple, ce qui obligerait les masses à riposter par la violence populaire.*

Marchais fait mieux qu'à Champigny. Il ne fait ainsi que manifester de façon plus nette son opposition aux principes du marxisme-léninisme et à l'expérience du mouvement ouvrier. Nous ne sommes plus en 1917, certes, et pourtant Marchais reprend le point

NOTES DE LECTURE

de vue que défendait Kautsky à l'époque. Et voici ce qu'en disait Lénine : *Subterfuges, sophismes, falsifications, Kautsky a besoin de tout cela pour esquiver la révolution violente, pour voiler son reniement, son passage du côté de la bourgeoisie. C'est là que gît le lièvre.* (« La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky »).

A l'heure où nous voyons la bourgeoisie recourir à des mesures de fascisation, où elle emploie de façon de plus en plus systématique la violence contre la classe ouvrière et le peuple, Marchais, lui, affirme : *toute notre politique se fonde désormais sur la perspective d'un passage pacifique.*

L'ETAT ?... SACRE,
NE PAS TOUCHER !

Lénine (mais sans doute Marchais estime-t-il qu'il est dépassé) concentrait dans ces quelques mots un enseignement fondamental : *La révolution prolétarienne est impossible sans la destruction violente de la machine d'Etat bourgeoise et son remplacement par une nouvelle qui, selon Engels, n'est plus un Etat au sens propre du mot.*

Avant lui, Marx et Engels déclaraient : *La classe ouvrière ne peut pas s'emparer simplement de la machine gouvernementale toute faite et la mettre en mouvement pour ses propres fins.*

Cela, Marchais ne le connaît pas ou du moins, fait comme s'il ne le connaissait pas ; page 173, de son « défi » il définit ainsi ce qui selon lui est la deuxième condition du socialisme : *On ne peut pas construire le socialisme avec un Etat dominé par les monopoles. Pour mettre fin à cette domination, pour réaliser le transfert à la collectivité des res-*

sources essentielles du pays, pour conduire une politique visant à satisfaire les besoins des masses laborieuses et l'intérêt de la nation elle-même, il faut remplace à la direction du pays les grands commis des monopoles par les représentants de tous ceux qui participent par leur travail à la création des richesses du pays.

A aucun moment il n'est question de détruire l'Etat bourgeois. On prétend le « libérer » de la domination des monopoles puis on s'en sert, comme s'il était neutre, pouvant servir tantôt la bourgeoisie, les monopoles, tantôt « les masses laborieuses ». Que Marchais ne dise pas un mot sur 244 pages de ce que deviendra la police dans son « socialisme » est fort révélateur.

Qu'il déclare à la page 232 : *Loin de vouloir « casser l'armée », comme le prétendent nos adversaires, nous voulons donner à la nation l'armée dont elle a besoin et pour cela assurer à celle-ci les missions, les structures, les armements, les conditions d'activité qui lui permettent de sortir de l'impasse où la politique actuelle du pouvoir la pousse, voilà qui est encore plus édifiant.* Le « socialisme » à la Marchais ne cassera pas l'armée du capital. Et bien entendu la classe ouvrière ne recevra pas d'armes.

Là encore, Lénine s'est prononcé : *... il n'est pas de grande révolution qui ait évité et puisse éviter la « désorganisation » de l'armée. Car l'armée est traditionnellement l'instrument qui sert à perpétuer l'ancien régime, le rempart le plus solide de la discipline bourgeoise, de la domination du capital, et l'école de la soumission servile et de la subordination des travailleurs au capital.*

... La nouvelle classe so-

cialie qui accède au pouvoir n'a jamais pu et ne peut maintenant parvenir à ce pouvoir et l'atteindre autrement qu'en décomposant à fond l'ancienne armée (« désorganisation », clament à ce propos les petits bourgeois réactionnaires ou simplement poltrons).

« NOUS CRIONS
LIBERTE ! », OUI, MAIS.
LIBERTE POUR QUI ?

La liberté... c'est la possibilité pour l'homme de se réaliser, de se réaliser pleinement. Et il n'y a pas de liberté si tous les hommes n'ont pas cette liberté-là. Ainsi parlait Marchais à la page 92 de son « défi ».

A la page 96, il ajoute : *La liberté, c'est la liberté de travailler et de choisir son travail, c'est la liberté d'apprendre et de se cultiver, la liberté de se loger, de disposer de loisirs et de jouir d'une vieillesse heureuse, la liberté d'avoir décemment le nombre d'enfants que l'on souhaite, la liberté d'opinion, d'expression, de réunion et d'association, la liberté de participer à la gestion de son entreprise et à la direction des affaires de son village, de sa ville, du pays.* La liberté, c'est tout cela **ENSEMBLE ET POUR TOUS**. Et page 97, Marchais ajoute : *A nos yeux, socialisme et liberté sont inséparables, le socialisme étant un degré supérieur de la liberté.* Ce sont là des propos tout aussi ronflants que démagogiques et aussi vieux que l'idéologie bourgeoise elle-même.

Marchais crie « Liberté ! », nous demandons comme le faisait Lénine : *Liberté pour qui ?*, Marchais répond : *Liberté pour tous.* Liberté pour les exploités, liberté pour les exploités, Marchais a bien « grand cœur ». L'en-

nui, c'est que « la liberté pour tous » cela n'existe pas, et Marchais le sait bien. De deux choses l'une : ou bien les exploités ne le sont pas ; ou bien les exploités sont libres et alors ce sont les exploités qui ne le sont plus. L'un OU l'autre, mais pas les deux en même temps, car l'un exclut l'autre. Il est d'ailleurs plaisant de voir Marchais écraser une lame sur le manque de liberté des exploités, une lame qui coule page 94 : *L'aliénation du travail ne mutile d'ailleurs pas seulement ceux qui en sont les victimes, c'est-à-dire la grande masse des producteurs, mais aussi ceux qui en profitent, directement ou indirectement.*

Exploités, le « socialisme » sauce Marchais vous libérera, vous « désaliènera » ! Qui dit mieux ?

POUR LA DEMOCRATIE, OUI, MAIS DEMOCRATIE POUR QUI ?

Le socialisme selon Marchais ? : *Une société où chaque homme, chaque femme sera maître de son destin. Une société dont les affaires seront l'affaire de tous les Français (p. 100).*

Que voulons-nous ? Nous voulons, partant de ce que les combats de notre peuple ont acquis au cours des siècles, étendre à TOUS la démocratie.

Démocratie pour qui ? Démocratie pour TOUS répond Marchais ? Exploités, exploités, partageant la même démocratie, cela n'est autre que la vieille mystification bourgeoise. Dans une société de classes, la démocratie est TOUJOURS une démocratie de classe. Démocratie bourgeoise OU démocratie prolétarienne, démocratie pour la bourgeoisie ou démocratie pour le peuple. L'un OU l'autre.

Et Marchais le sait bien. Le socialisme, c'est la dictature contre les exploités, la démocratie la plus grande pour le peuple.

Ce jugement de Lénine ne convient-il pas parfaitement à Marchais ? : *Kautsky a parlé de tout ce que l'on veut, de tout ce qui est recevable pour les libéraux et les démocrates bourgeois et ne sort pas du cadre de leurs idées ; mais il n'a rien dit de ce qui est primordial, à savoir que le prolétariat ne peut triompher sans briser la résistance de la bourgeoisie, sans réprimer par la violence ses adversaires, et que là où il y a « répression par la violence », et pas de « liberté », il est évident que la démocratie est absente.*

Sur la voie de Kautsky, Marchais poursuit, page 131 de son « défi » : *Faisons de plus un aveu : nous ne redoutons pas de garantir à la réaction devenue minorité et opposition le droit de reconquérir la majorité parce que nous en sommes convaincus, le nouveau régime démocratique sera fort de la confiance, du soutien que lui vaudra dans le pays une politique visant par-dessus tout à satisfaire les besoins des masses populaires.*

Laissons encore une fois Lénine répondre comme il convient à Marchais : ...supposer que dans une révolution un peu sérieuse et profonde, c'est simplement le rapport entre la majorité et la minorité qui décide, c'est faire preuve d'une prodigieuse stupidité, c'est s'en tenir à un préjugé archaïque, digne d'un vulgaire libéral ; c'est tromper les masses, leur cacher une évidente vérité historique. Vérité selon laquelle il est de règle que dans toute révolution profonde les exploités conservant durant des années

de gros avantages réels sur les exploités, opposent une résistance prolongée, opiniâtre, désespérée.

Il est clair que sur toutes les questions essentielles, Marchais est aussi éloigné du socialisme que Kautsky l'était de la révolution prolétarienne.

Il a beau affirmer : *nous n'irons pas au pouvoir pour gérer les affaires du grand capital*, cela ne peut dissimuler le fait que le « socialisme » qu'il évoque n'est rien d'autre que le pouvoir de la bourgeoisie.

andré colère

La C.I.A. contre le Cambodge



Norodom Sihanouk

Le Chef de l'Etat du Cambodge, Norodom Sihanouk a joué un grand rôle dans la récente Conférence des pays non alignés, à Alger. Car le peuple cambodgien a acquis une riche expérience de l'impé-

rialisme et de la lutte de libération nationale, dès avant le coup d'Etat américain du 18 mars 70 qui a étendu l'agression US à toute l'Indochine.

« Comment un tel coup d'Etat a-t-il pu être organisé ? Quels en ont été les principaux éléments ? Une réponse complète et juste serait d'une importance capitale, non seulement pour le Cambodge mais aussi parce qu'elle servirait d'avertissement à tous les dirigeants qui oseraient défendre l'indépendance de leur pays et leur dignité nationale contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, quelles qu'eussent leurs origines. »

Norodom Sihanouk lie son expérience, de la lutte contre le colonialisme français à celle contre l'agression US ouverte, passant par le combat politique contre les pressions, complots, assassinats de toutes sortes qui jalonnent l'histoire contemporaine du Cambodge. L'inspirateur se situe toujours à la Maison Blanche. Le maître des basses œuvres, c'est la CIA. Méthodes classiques de pénétration et d'infiltration, rôle subversif dévolu aux ambassades U.S. et à leur personnel, utilisation d'aventuriers sans foi ni loi, tout est évoqué dans le livre, c'est le roman d'espionnage vu du côté des patriotes ; il n'y a plus de « héros » à la James Bond, plus de clinquant, mais l'ingérence odieuse dans les affaires intérieures d'un peuple... avec une arme absolue : le dollar. Le prix du dollar est élevé, « en y réfléchissant rétrospectivement, je

vois bien que l'aide en dollars avait pour fin l'achat des traitres » (p. 77), affirme Sihanouk dans un examen autocritique de son passé dont il est coutumier. Le prix du dollar, c'est l'indépendance et la liberté. Le peuple cambodgien et son Chef d'Etat n'ont pas voulu payer aussi lourd pour engraisser quelques profiteurs avides. Ils ont mis en échec l'impérialisme US et sa CIA impuissante.

C'est le deuxième intérêt de ce livre : combien ridicules et dérisoires ce déploiement de « plans », « d'opérations », cette profusion d'armes et de dollars, face à la volonté patriotique d'un peuple entier !

Battue au coup par coup pendant 16 années de tentatives avortées de subversion, la CIA a laissé la vedette aux GI's et aux B 52 au printemps 70. Echec retentissant une fois encore ; le peuple cambodgien mobilisé autour de son Chef d'Etat légitime, préparé idéologiquement, politiquement et déjà militairement dans des bases de résistance, constituées dès avant 70, est sur le point de remporter la victoire finale. La CIA et ses maîtres Nixon et consorts, ont accéléré l'histoire au Cambodge, dans le sens contraire à leurs vœux :

« Sans l'avoir voulu, Nixon a été l'artisan d'une profonde solidarité nationale entre les citoyens du Cambodge en l'espace de quelques semaines et a fait de nous des révolutionnaires sans que nous ayons eu besoin de lire Marx. C'est ce nouveau souffle révolutionnaire qui a transformé

les campagnes et introduit un nouveau mode de vie auquel les gens ne renonceront plus. » (p. 174)

La personnalité du Chef de l'Etat se révèle au fil des pages ; celle d'un homme qui reconnaît publiquement ses erreurs, d'un homme ouvert qui s'interroge, lors d'une visite dans une commune populaire chinoise ou en République Populaire de Corée, et cherche des voies nouvelles pour le Cambodge de demain.

Sa parole savoureuse et mordante ridiculise ses ennemis et laisse k.o. leurs pauvres arguments. Le patriote Norodom Sihanouk témoigne, et son bilan n'est pas le moindre intérêt du livre, qui rend l'hommage ému de l'aristocrate khmer horrifié à verser le sang dans sa jeunesse, au grand révolutionnaire indochinois Ho Chi Minh.

« L'amère leçon que nous ont finalement donnée les Américains, c'est que les impérialistes ne laissent aux pays qu'ils ont choisis comme victimes qu'un seul moyen de retrouver leur liberté, la lutte armée telle que l'a définie Ho Chi Minh. » (p. 136)

La presse occidentale a souvent tenté de faire de Norodom Sihanouk un « roi d'opérette ». C'est là calomnie odieuse, mais nullement gratuite. L'auteur de « La CIA et le Cambodge » est un prince patriote qui parle et qui combat. On ne saurait ignorer son témoignage.

camille granot

L'hypothèse chinoise

L'HYPOTHÈSE CHINOISE

ALBERTO JACOVIELLO
SEUIL

de la révolution culturelle
à la Chine de Chou En-lai :
continuité ou rupture ?

Alberto Jacoviello

Membre du parti révisionniste italien, Alberto Jacoviello s'est rendu en Chine pour la première fois en 1970 alors qu'il dirigeait la rubrique internationale de « l'Unità », organe central du P.C.I. A son retour, il a effectué une série de tournées à travers l'Italie pour expliquer aux militants du P.C.I. ce qu'il avait vu et compris de la Chine. C'est le texte de ces débats qui constitue la première partie de « L'Hypothèse chinoise » : « Comprendre la Chine ».

Deux ans après, Jacoviello est retourné en Chine, et ce sont les réflexions faites autour de ce voyage qui constituent la deuxième partie de son ouvrage : « Interroger la Chine ».

« Comprendre », « interroger », ces deux orientations suffiraient à elles seules à faire éclater toute la différence qu'il

peut y avoir entre un Jacoviello et un Jean-Emile Vidal par exemple. Le premier est motivé par le souci de recueillir et de faire connaître la vérité, alors que le second n'a qu'un souci : dénaturer et calomnier la réalité chinoise. Ceci explique que l'un soit invité par le Parti communiste chinois à visiter la République Populaire de Chine, alors que l'autre se voit refuser son visa. Entre eux deux, il y a une différence fondamentale : l'un a le souci de la vérité, l'autre, celui du mensonge.

A ce sujet, Jacoviello revient sur un passé récent et déclare : « ... nous avons dit et écrit sur la Chine beaucoup de choses contraires à la vérité. Nous l'avons fait avec beaucoup de désinvolture en payant ainsi un tribut, qui se révèle aujourd'hui trop élevé, à l'exigence d'adopter sur la Révolution culturelle des jugements qui nous venaient d'un seul bord, d'Union Soviétique pour être clair. »

Alberto Jacoviello aborde tous les aspects de la réalité de la politique chinoise. Sur la Révolution culturelle, il déclare :

« ... La révolution culturelle a été un grand facteur de libération, car elle a contribué à éliminer la tendance du parti à se superposer aux masses, la tendance des appareils à la bureaucratisation, à la formation d'élites privilégiées, au retour lent mais perceptible à des formes d'organisation de la société qui reprenaient des « modèles » refusés, la tendance à l'étouffement de la démocratie de base, à la division entre travail manuel et intellectuel, etc. »

(p. 42). On peut juger que c'est là un jugement radicalement différent de celui que porte un J. Emile Vidal pour ne parler que de lui.

Jacoviello ne cache d'ailleurs pas son enthousiasme pour la réalité chinoise :

« ... Quiconque s'approche de la Chine pour chercher à comprendre réellement comment les choses s'y passent, ce qui est en train de s'y faire et la société que l'on s'efforce d'y bâtir, ne peut se soustraire à une émotion extraordinaire, peut-être unique : celle d'assister à une expérience qui peut marquer un tournant dans l'histoire même de l'humanité. » (p. 115).

Jacoviello cherche à comprendre, interroge et il juge : « La Chine est aujourd'hui le pays qui offre à tous les militants révolutionnaires, même si un long chemin reste encore à parcourir, la preuve la plus convaincante que, dans la voie ouverte par la Révolution d'Octobre, on peut créer une société radicalement différente et meilleure que toutes les autres, c'est-à-dire la société pour laquelle se bat tout révolutionnaire. » (p. 214).

Jacoviello compare et conclut : « ... La Chine n'est pas un pays comme les autres. C'est un pays différent des autres, une société meilleure que les autres. Que tous les autres. » (p. 214).

Que TOUS les autres, car Jacoviello juge aussi les pays révisionnistes et compare : « ... la société chinoise est également meilleure à mon avis, et je le dis sans esprit de polémique, que celle des autres pays socialistes... Il faut

bien dire, si l'on veut en rester aux généralités, qu'entre l'URSS de Lénine, fondateur de l'Etat soviétique et l'URSS de Brejnev, il y a une différence considérable qui n'est certes pas à l'avantage de cette dernière. » (p. 215).

Jacoviello aborde le problème des rapports entre la Chine et l'URSS et en particulier donne son point de vue sur l'agression soviétique de l'Oussouri en 1969 et déclare : *« Les Soviétiques ont tout d'abord réagi avec arrogance, puis violemment et, enfin, en entretenant chez les peuples d'URSS la crainte du danger d'une « invasion » chinoise du territoire soviétique, en des termes qui — je regrette de le dire, mais ceci peut être aisément prouvé — étaient très proches de ceux adoptés par les inventeurs du « péril jaune. »* (p. 128).

Plus loin, à propos des questions frontalières entre la Chine et l'URSS, il déclare : *« Le fait est qu'au-delà des motivations politiques et diplomatiques, les Soviétiques ont choisi dans ce domaine une politique tendant à décourager la création de rapports d'égalité entre la Chine et l'URSS. Dans ce contexte, il est tout à fait raisonnable, à mon avis, d'imputer une grande partie de la responsabilité de la « guerre de l'Oussouri » à la volonté du groupe dirigeant soviétique de donner une « leçon » aux dirigeants chinois, afin de les contraindre à abandonner une fois pour toutes la question des traités inégaux. »* (p. 129).

Nul ne peut nier qu'il s'agit là d'un jugement ab-

solument différent de celui des dirigeants du P « C » F qui lors des événements de l'Oussouri ont soutenu de façon hystérique l'agression social-impérialiste.

Sur un plan plus général Jacoviello juge ainsi la politique de l'URSS vis à vis de la Chine : *« ... chaque succès international de la Chine devient un échec de la politique d'intimidation et de pression suivie par l'URSS à l'encontre du grand pays socialiste asiatique. Ce n'est pas un hasard si, après la tentative destinée à convaincre les pays capitalistes européens et non-européens qu'il était nécessaire de faire front commun face à la « menace » chinoise, on est passé à une politique internationale toujours plus nettement dirigée contre Pékin. »*

Jacoviello en tire la conclusion suivante pour le Parti « Communiste » Italien : *« ... nous devons être très fermes dans notre refus de participer à la campagne de pressions menée contre la Chine par le PCUS et par d'autres partis communistes. »* C'est là une prise de position qui mérite d'être prise en considération.

Bien entendu, Jacoviello porte par ailleurs des jugements que nous ne saurions partager sur bien des points.

C'est ainsi par exemple qu'il déclare : *« Le mouvement ouvrier se trouve aujourd'hui confronté à deux réalités importantes : la soviétique et la chinoise. Elles représentent deux faces de la construction socialiste. »* (p. 9).

S'il reconnaît la supériorité de ce qu'il nomme

« l'hypothèse chinoise », Jacoviello n'en considère pas moins que l'URSS et les pays révisionnistes sont des pays « socialistes ».

Comment des pays où existe une nouvelle bourgeoisie, où les ouvriers se font tirer dessus lorsqu'ils protestent, où jouent les lois de l'économie de marché ; des pays qui pratiquent l'agression armée, etc., comment de tels pays peuvent-ils être socialistes ? Jacoviello reconnaît qu'il y a eu recul considérable de Lénine à Brejnev mais dans le cadre du socialisme, alors qu'en fait, il y a eu retour du socialisme au capitalisme ; de l'internationalisme au social-impérialisme.

Par ailleurs, Jacoviello nous parle du « mouvement ouvrier », du « mouvement communiste international » : En fait il y a eu scission de ce mouvement, DIVISION EN DEUX : d'une part, le révisionnisme avec pour centre la direction du P.C. U.S. ; d'autre part le marxisme-léninisme avec la Chine, l'Albanie, les partis et groupements marxistes-léninistes qui se développent dans le monde entier.

Jacoviello nous parle de la nécessité pour le PCC de rétablir des relations avec les partis révisionnistes et déclare à ce sujet : *« Une coupure complète avec des forces qui, dans les autres pays, organisent et représentent la majorité de la classe ouvrière — comme c'est le cas, par exemple, pour les partis communistes italien, français, japonais et autres — finirait par se traduire à la longue, bien que dans*

une moindre mesure, par quelque forme de compure avec la pratique... ».

A ce sujet, Chou-En-laï a été parfaitement clair dans son rapport au X^e Congrès du PCC lorsqu'il déclare : « Nous devons nous unir avec tous les partis et groupements marxistes-léninistes authentiques du monde pour mener jusqu'au bout la lutte contre le révisionnisme moderne. »

Ce sont là quelques-unes des réserves essentielles que nous faisons au livre de Jacoviello. Mais nous considérons que le principal dans « *L'Hypothèse chinoise* » réside dans la volonté de l'auteur de faire connaître la vérité sur la Chine, de ne pas céder aux calomnies et aux mensonges que tant d'autres, tel Jean-Emile Vidal, ont pour vocation de déverser.

Nous terminerons sur ces paroles de Jacoviello :

« ... Si l'on se désintéresse de la Chine, si l'on méconnaît la portée de la progression du socialisme en Chine, par peur de la

comparaison avec l'expérience soviétique, cela signifie que l'on bannit en soi le principal trait spécifique de tout révolutionnaire : la passion internationaliste... C'est pourquoi je suis son expérience avec intérêt, avec passion et même avec l'orgueil du militant. »

Encore un mot : les dirigeants du P « C » F interdiront-ils « *L'Hypothèse chinoise* » comme ils le firent pour le livre de Maria Antonietta Macchiochi, l'épouse de Jacoviello ?

andré colère

Croissance des Jeunes Nations « spécial-Chine »

Au moment de mettre sous presse, on nous communique ce numéro spécial du « Mensuel du Tiers-Monde », publié à Paris, 163 boulevard Ma-



lesherbes (75849 Paris Cedex 17).

Nous n'avons pas le temps d'en rédiger une présentation critique détaillée, mais un premier examen nous incite à considérer que cette revue apporte des informations sérieuses et intéressantes sur la Chine. Son orientation paraît la destiner plus particulièrement aux milieux chrétiens, mais les marxistes-léninistes soucieux de connaître et d'écouter tous ceux qui ne pensent pas forcément ni fondamentalement comme eux, y trouveront également un intérêt certain.

michel vivant

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Révolution nationale algérienne et Parti Communiste Français

(Tome 1)

Jacques Jurquet

E-100

Editions-Diffusion du Centenaire
B.P. 120 - 75962 Paris Cedex 20